

bords et des lèvres. Le dernier élément de classement est le décor, très peu présent sur les céramiques à paroi fine et essentiellement incisé (82 % du NMI). D'autres techniques sont utilisées, comme la technique de la barbotine, le décor sablé, tourné ou peint, mais sont significativement moins représentées. S'inspirant de modèles statistiques, J. Leone propose d'établir des lots stratigraphiques, qui correspondent à des groupes d'association de formes présentant également une cohérence chronologique et technique. En ressortent quatre ensembles caractérisés de céramique à paroi fine de Musarna, datés entre le dernier tiers du II^e siècle av. J.-C. et l'époque tibérienne, auxquels il faut ajouter des formes isolées sans association technico-chronologique possible. Enfin, la dernière partie, intitulée « De l'émergence à la disparition des céramiques à paroi fine en Étrurie méridionale » (p. 231-262), présente et décrit cinq assemblages établis à partir des lots stratigraphiques. L'écart chronologique entre les plus anciennes attestations de céramique à paroi fine à Cosa et à Musarna laisserait penser que Cosa est l'un des plus anciens centres de production de la région et que cette classe a été introduite tardivement à Musarna (p. 243-244). En outre, l'analyse des formes utilisées dans l'assemblage 1, héritées des vases à boire des mondes hellénistique, oriental et local, tendrait à confirmer l'hypothèse de l'émergence de cette classe en raison de nouveaux besoins et modes de consommation (p. 239-240). S'agissant des influences et aires de production et de diffusion (Campanie, Baléares, péninsule ibérique, Gaule narbonnaise), la production paraît relativement homogène jusqu'au milieu du I^{er} siècle av. J.-C., époque qui présente une rupture, avec la disparition des influences hellénistiques et une diffusion plus importante, bien qu'elle passe toujours par les mêmes voies commerciales. Cette phase se marque notamment par la recherche d'un vocabulaire et de techniques propres à cette classe, qui se développent dans la phase suivante. Enfin, les ateliers de Musarna et d'Étrurie tyrrhénienne déclinent au troisième quart du I^{er} siècle apr. J.-C., notamment en raison de la concurrence des vases en céramique sigillée et en verre, mais aussi par des changements techniques et morphologiques.

Flore LEROSIER

Françoise VILLEDIEU (Ed.) *Vigna Barberini. III. La cenatio rotunda*. Rome, École française de Rome – Parco archeologico del Colosseo, 2021. 1 vol. relié, VII-499 p., 365 fig., 31 pl. (ROMA ANTICA, 9). Prix : 165 €. ISBN 978-2-7283-1504-8.

Au cours de l'été 2009, des travaux de contrôle portant sur l'état des soutènements antiques du flanc nord de la terrasse de la *vigna* Barberini, sur laquelle l'École française de Rome avait déployé, entre 1985 et 1999, un ambitieux projet de recherche, ont révélé fortuitement la présence d'un édifice circulaire qui fut alors interprété d'emblée comme la *cenatio rotunda*, la principale salle de banquet de la *domus Aurea* néronienne, à en croire Suétone. Le titre même de ce volume témoigne clairement que la conviction d'avoir enfin définitivement identifié ce singulier dispositif n'a pas vacillé depuis. Les fouilles françaises dans ce secteur du Palatin avaient fait jusqu'à présent l'objet de plusieurs articles et chroniques de fouilles, d'un catalogue d'exposition et de deux monographies, l'une consacrée aux sources et à la topographie générale (AA.VV., *La Vigna Barberini, I. Histoire d'un site, étude des sources et de la topographie*, Rome, 1997, *Roma Antica* 3), l'autre à la stratigraphie du site (F. Villedieu [Dir.], *La Vigna*

Barberini II. Domus, palais impérial et temples. Stratigraphie du secteur nord-est du Palatin, Rome, 2007, *Roma Antica* 6). Le plan de publication du projet prévoyait de consacrer le troisième volume aux soutènements de la terrasse flavienne (p. VI), mais l'intérêt suscité par cette découverte exceptionnelle a justement incité son éditrice à anticiper sa publication – sans toutefois qu'il faille considérer cet ouvrage comme une monographie définitive sur le monument, son *editio princeps*, en quelque sorte, puisqu'une partie du mobilier recueilli à la faveur des campagnes de fouilles qui s'y sont succédé en 2009, 2010 et 2014 demeure encore à ce jour inédite (p. 85, 87, 151, 180) ; de surcroît, l'interruption fâcheuse des recherches de terrain sur le site laisse ouvertes un certain nombre de questions, pourtant fondamentales, relatives au plan et à l'élévation du bâtiment – et donc aussi, inévitablement, à son interprétation. L'ouvrage, dirigé par Françoise Villedieu, est rédigé dans les langues respectives de leurs auteurs, une vingtaine de collaborateurs français et italiens (p. 491). Précédé de deux avant-propos d'Alfonsina Russo, directrice du Parc archéologique du Colisée, et de Brigitte Marin, directrice de l'École française de Rome (p. V-VII), ainsi que par une introduction de F. Villedieu qui présente ses objectifs et résume ses apports (p. 1-5), le volume est divisé en trois parties (subdivisées en douze dossiers) : *Les informations livrées par la fouille* (p. 7-195) ; *L'édifice néronien* (p. 197-370) ; *La cenatio rotunda dans son contexte topographique, culturel et idéologique* (p. 371-446). Suivent une riche bibliographie générale (p. 447-471, de l'ordre de 700 titres), une liste des 365 figures en couleurs ou en noir et blanc et des 31 planches en couleurs (l'illustration de couverture donne à voir, subliminalement, la circonvolution perpétuelle prêtée au monument), la liste des auteurs et la table des matières. Un index des noms propres et des noms de lieux aurait facilité l'accès aux données pour les chercheurs. – La première partie se subdivise elle-même en deux volets distincts, l'un (I, p. 9-84) consacré aux « épisodes de la vie du site », l'autre (II, p. 85-195) au mobilier issu de la fouille. Entièrement rédigé par F. Villedieu, le premier analyse la séquence stratigraphique très riche du site, qui couvre un spectre compris entre la Protohistoire et le XX^e siècle. Compte tenu des contraintes liées au chantier, demeuré inachevé, seule une petite partie de ce chapitre (p. 15-22) concerne à proprement parler l'édifice néronien qui est ici opportunément inscrit dans un cadre chronologique et topographique plus large, et dans une histoire dont le dossier est bien plus étoffé pour l'époque post-néronienne : aménagement, en deux phases, de la terrasse flavienne, interventions d'époque antonine, destructions consécutives à un incendie survenu à la fin du II^e siècle, construction en son centre, sous les Sévères, du temple d'Élagabal, démantèlement du complexe sévérien à partir du IV^e siècle, réoccupation par des sépultures au VI^e siècle... L'analyse minutieuse des données de fouille témoigne clairement de la complexité extrême de ce secteur du Palatin. Tout aussi nettement, l'ensemble du dossier relatif au mobilier archéologique présenté par la suite, appelé à être complété à l'avenir par de nouvelles publications, se rapporte, pour l'essentiel, à l'époque flavienne, inaugurée ici par la destruction de l'édifice néronien. Les deux premières contributions sont essentiellement fondées sur l'étude de la céramique : Marta Fedeli et Laura David (p. 87-150) publient de manière synthétique une partie de l'abondant mobilier trouvé dans les niveaux datables entre la destruction de l'édifice néronien et l'intervention sévérienne, dont elles résument utilement les données sous forme de nombreux tableaux, histogrammes et diagrammes ; Giorgio Rizzo (p. 151-159) analyse plus spécifiquement les contextes en liaison avec

la terrasse aménagée au début de l'époque flavienne, datables des années 70-80, en particulier à partir de l'absence de céramique sigillée africaine. Suit une série d'études de catégories de mobilier spécifiques : les enduits peints, dont Mathilde Carrive présente quatre décors distincts datables de l'époque flavienne trouvés dans les remblais de l'édifice, en relevant au passage l'absence singulière de tout témoignage de décor peint de l'époque de Néron ; les 45 monnaies livrées par la fouille, datables entre le règne de Claude et le ^{XIV}^e siècle, dont Valeria Fontana offre un corpus organisé par phases stratigraphiques ; les terres cuites architectoniques (plaques, antéfixes, gouttières) découvertes dans le comblement de l'édifice néronien, mais aussi dans sa maçonnerie, qui appartiennent manifestement à différents complexes d'époque augustéenne ou julio-claudienne, étudiées par Marco Rossi ; enfin, des éléments d'architecture en marbre (*imbrices* et *tegulae*, en particulier) qui semblent pour la plupart postérieurs à la destruction de l'édifice néronien, comme le suggère la recherche de Riccardo Montalbano. On peut donc regretter de ne pas trouver dans ce volume, parmi ces *disiecta membra*, le fragment de chapiteau en marbre figurant une chouette, inédit, mais qui avait été rapporté auparavant à l'idéologie néronienne (*Revue archéologique* [2012/1], p. 175). L'ensemble de ces études, minutieusement conduites et richement illustrées, apporte un éclairage tout à fait bienvenu sur le faciès matériel de la Rome augustéenne et impériale, mais à peu près rien qui soit en lien direct avec le monument qui fait l'objet du volume. – La deuxième partie, entièrement consacrée à l'édifice néronien, s'ouvre sur une analyse très détaillée du monument dans son ensemble et de ses différentes parties, rigoureusement menée par F. Villedieu et Nathalie André (III, p. 199-252) : au stade actuel de nos connaissances, il s'agit d'un bâtiment turriforme fondé au pied de la pente orientale du Palatin, formé de trois éléments concentriques : un pilier central de 4 m de diamètre circonscrit par deux murs annulaires (respectivement de 16 et 27/28 m de diamètre), qui renferme sur deux étages un escalier en vis ; pilier central et murs annulaires sont reliés par deux niveaux superposés de huit arcs en plein cintre. La hauteur actuellement connue du bâtiment, dégagé sur deux étages, est de l'ordre de 20 m. Cette description architecturale est utilement complétée par l'analyse minutieuse de M. Fedeli (IV, p. 253-282) consacrée à sa technique de construction, un *opus latericium* dont les briques présentent de nombreux *tituli* tracés à la peinture ou au charbon, en liaison avec les phases de construction de l'édifice ; elle permet, sans ambiguïté, d'attribuer celui-ci au règne de Néron. C'est probablement après cette description des structures qu'aurait mieux trouvé sa place le dossier (VI, p. 319-340) qui cherche à déterminer le mécanisme (dont rien ne subsiste) qui aurait permis au plancher de la salle de banquet de tourner sur lui-même, question délicate sur laquelle se penchent, chacun avec sa propre solution, et à partir de relevés encore incomplets (p. 319), Daniel et Matthieu Gabay, d'une part, Edoardo Gautier de Gofiengo, d'autre part. S'il est impossible de présenter ici le détail des restitutions différentes qu'ils proposent, elles convergent en faveur de l'hypothèse d'un plancher tournant sur des sphères de bronze, actionné par un mécanisme hydraulique. Les « quelques parallèles » proposés dans le dossier précédent (V, p. 283-318) ne ressortissent plus, en revanche, à la stricte étude du bâtiment : Claudia Devoto reprend l'étude des monnaies néroniennes de la série MAC AVG largement mises à contribution pour restituer l'élévation disparue du monument, en présentant de manière équilibrée les arguments avancés en faveur des deux intégrations proposées (*macellum augusti/machina augusti*), avant de

conclure en évoquant deux contributions postérieures à la remise de son texte, en 2015 – ce délai aurait toutefois permis de la mettre à jour avant publication –, qui semblent faire pencher définitivement la balance en faveur du *macellum* construit par Néron sur le Caelius (comme le retient pour acquis Filippo Coarelli à la p. 423) ; son étude est complétée par le catalogue de l'ensemble des monnaies de ce type dressé par Barbara Spigola – si elle pouvait être établie, la datation des deux premières monnaies de son corpus, 63 ap. J.-C. constituerait un argument de poids pour exclure que l'édifice du Palatin, postérieur à l'incendie de 64, y ait été représenté. En dépit de la difficulté posée par notre ignorance complète de l'élévation du bâtiment de la *vigna* Barberini, qu'elle souligne honnêtement d'emblée, et qui complique effectivement sa tâche, M. Carrive propose enfin un échantillon du vaste corpus de parallèles possibles, essentiellement dans le champ de la peinture romaine : elle divise les représentations d'édifices turri-formes en quatre groupes, *tholoi*, tours de villes, tours de maisons et phares. L'ensemble de ces études fournit le socle à partir duquel F. Villedieu et N. André ont construit leurs « propositions pour une restitution de l'édifice et de son environnement » (VII, p. 341-370), en repartant de l'orographie du site au moment de la construction de la tour, et d'un essai de restitution des constructions néroniennes de ce secteur. Leur synthèse sur le monument est très largement conditionnée par l'identification qu'elles ont clairement adoptée d'emblée : la partie inférieure de la tour est systématiquement désignée comme un soubassement (p. 1, 9, 48, 346, p. 348) – celui, évidemment, de la *cenatio* ; les remblais trouvés à l'intérieur de l'édifice, en tous points conformes à sa technique de construction, ne peuvent selon elles avoir appartenu à la partie supérieure de son élévation, puisque celle-ci aurait consisté en une simple *tholos* ; l'arrivée de l'eau de l'*aqua Claudia* qui aurait actionné le mécanisme hydraulique aurait laissé pour toute trace une fine couche de calcite sur deux fragments de dalles de travertin trouvés dans les remblais (p. 347) ; le raisonnement portant sur les dispositifs techniques, à peu près entièrement disparus, repose entièrement sur l'hypothèse d'une plateforme tournante à fonctionnement hydraulique. – La troisième partie s'ouvre sur deux contributions de Maria Antonietta Tomei. La seconde (IX, p. 391-403), relative à l'ensemble des constructions néroniennes sur le Palatin (*domus Transitoria* et *domus Aurea*), dont elle souligne que le dossier archéologique ne permet d'appréhender qu'une partie, aurait sans doute trouvé davantage sa place en introduction à la topographie du site ; je ne suis pas sûr par ailleurs que l'on puisse véritablement affirmer (p. 403, avec F. Coarelli, p. 426) la centralité du Palatin dans le projet néronien de la *domus Aurea*, qui s'étend bien au-delà – à l'Oppius, à la vallée qui les sépare, à l'Esquilin et au Caelius –, ce qui en fait toute la spécificité. La première (VIII, p. 373-390) consiste en un examen attentif des nombreuses structures de la colline liées à l'eau – thermes, nymphées, fontaines, vasques, latrines... –, datables entre Auguste et Néron : une question cruciale, puisque le mécanisme actionnant le mouvement de la salle de banquet aurait été hydraulique. Pourtant, même si l'on admet, avec l'auteur, que le prolongement de l'*aqua Iulia* du Caelium au Palatin ait été l'œuvre de Néron, et non des Flaviens, la seule présence de son probable *castellum aquae* sous le couvent de Saint-Bonaventure ne suffit pas à établir un lien quelconque entre l'aqueduc et la tour de la *vigna* Barberini. Convaincus, tout comme M. A. Tomei, de la justesse de l'identification de l'édifice néronien comme la *cenatio rotunda*, Pierre Gros et F. Coarelli développent chacun les conséquences de cette découverte. Le premier (X, p. 405-417), après avoir rappelé l'importance des

cenationes et le goût des mises en scènes élaborées auxquelles elles se prêtaient, souligne à juste titre les spécificités de la salle décrite par Suétone, dont il cherche à préciser la portée symbolique et idéologique, et propose une restitution alternative de la voûte qu'il suppose dotée « d'une ouverture directe et de grande envergure » (p. 410), peu compatible avec l'oculus restitué plus haut dans l'ouvrage (fig. 305). Le second (XI, p. 419-432), après avoir repris le dossier épigraphique des deux *machinatores* de la *domus Aurea*, Severus et Celer, dont il pense qu'ils sont des affranchis probablement originaires d'Alexandrie, souligne la forte influence de l'Égypte hellénistique sur la conception du palais néronien, avant de se pencher plus particulièrement sur les questions d'alimentation en eau du Palatin déjà traitées plus haut par M. A. Tomei. L'ouvrage se referme sur une contribution de Claudia Ceccamore (XII, p. 433-446) qui vise à replacer le bâtiment, sur l'identification duquel elle n'éprouve elle non plus aucun doute (p. 444), dans le cadre plus large de l'architecture romaine, au travers de l'étude de l'organisation spatiale des maisons de l'aristocratie romaine – *domus, villae, horti* (ces deux dernières traitées comme un tout) – et de leur rapport au milieu environnant, avant de faire retour, en conclusion, aux constructions néroniennes du Palatin, et plus particulièrement à la tour de la *vigna Barberini* (p. 444-446) ; le volume se referme ainsi en boucle sur lui-même. – Dans leur ensemble, les contributions réunies dans ce volume sont clairement rédigées, et servies par une illustration (figures et planches) souvent de première main, et d'une très grande qualité (en dépit de conditions de chantier critiques, p. 3), qui en rendent la lecture et la consultation faciles. Sa construction aurait probablement gagné à être articulée de manière différente, pour éliminer un certain nombre de redites, en enchaînant la topographie générale, l'étude du monument, les hypothèses relatives à son mécanisme et les éléments extérieurs pouvant servir à sa restitution, et en séparant clairement le mobilier qui se rapporte à des phases antérieures ou postérieures à sa construction. Depuis le premier article, paru dès 2010, présentant la découverte de l'édifice et son interprétation (F. Villedieu, dans *CRAI* [2010], p. 1088-1114), une demi-douzaine d'autres sont venus apporter des éléments destinés à consolider celle-ci, contribuant ainsi à la formation d'une épaisse stratigraphie d'arguments aujourd'hui remplacée par ceux avancés dans ce volume, qui en retient et en développe la plupart, et dont je ne peux évoquer ici que trop brièvement les difficultés qu'ils posent. Alors que la disparition totale de la partie supérieure de l'élévation du monument aurait permis d'avancer l'hypothèse, naturellement invérifiable, d'une voûte tournante, plus conforme au texte de Suétone, celle d'un plancher mobile présente un certain nombre d'obstacles qui sont, à mon sens, à peu près insurmontables. Aucun des « dispositifs techniques » identifiés sur la structure ne peut être clairement mis en rapport avec un système hydraulique qui aurait assuré la rotation du système, si bien que compte tenu de la disparition totale du mécanisme présumé, ils ont parfaitement pu répondre à une toute autre fonction ; aucune adduction d'eau suffisamment importante pour l'alimenter n'a été mise au jour, et les faibles traces de concrétions calcaires mentionnées peuvent difficilement correspondre à un dispositif qui aurait fonctionné quelque trois années « de jour comme de nuit », à en croire Suétone. Les fosses creusées dans la maçonnerie, interprétées comme le logement de sphères de bronze permettant la rotation du plancher l'ont été de manière si irrégulière qu'il est impossible qu'elles aient pu assurer la fonction qu'on leur prête, qui aurait du reste exigé l'aménagement dans la maçonnerie de blocs de travertin évidés

– tout comme la cavité du pivot central du système dont ni la profondeur, ni la largeur n’ont pu l’assurer ; le « limon presque pur » qui les comble, peu compatible avec sa fonction supposée de lubrification des sphères, laisse supposer qu’il s’agit plutôt de fosses de cultures, nombreuses sur la terrasse, et logiquement creusées parallèlement à son soutènement oriental. De surcroît, les éléments avancés pour restituer une petite plateforme tournante à bord du premier navire du lac de Nemi, utilisés pour fonder l’hypothèse, ne sont plus retenus aujourd’hui comme pertinents (voir, en dernier lieu, M. Bonino, « Alcune note sull’architettura e sulla tecnica costruttiva delle navi di Nemi e dei loro edifici », dans F. Coarelli, G. Ghini [Dir.], *Caligola. La trasgressione al potere*, Rome, 2013, p. 115-124, avec bibliographie). L’absence de tout décor dans l’escalier donnant accès à la partie supérieure de la tour montrant qu’il s’agit d’un escalier de service, il est par ailleurs nécessaire de supposer l’existence d’un corps de palais voisin, relié à celle-ci par un ponteau, solution architecturale bizarre, dont aucune trace n’existe pourtant sur le terrain ; de fait, l’existence de ce corps de bâtiment n’est, à l’heure actuelle, que « pressentie » (p. 3), à la fois sur la base de la monnaie néronienne à la légende MAC AVG, et pour répondre à l’exigence d’un accès approprié de la Cour impériale à la *cenatio*. Et il demeure extrêmement singulier que les remblais comblant la partie centrale du bâtiment après sa destruction, bien loin de livrer des éléments du luxueux décor que l’on est fondé à penser avoir été celui de la *cenatio rotunda* – ivoire, marbre, ou tout au moins peintures murales... – ne soient composés que de fragments de maçonnerie en tout point identiques à ceux de la construction, suggérant ainsi qu’il s’agissait, en fait, de la partie de son élévation détruite au moment de l’aménagement de la terrasse flavienne – ce qui présenterait aussi l’avantage d’expliquer pourquoi la nature des remblais est différente à l’intérieur de l’anneau externe du monument (p. 26). L’étude attentive du dossier, à partir des informations fournies dans ce volume, permet donc à la fois de déconstruire la restitution de l’élévation du monument qu’il avance, entièrement fondée sur une monnaie qui figure un tout autre édifice, et de révoquer en doute les restitutions du mécanisme proposé. Demeure la partie inférieure de l’édifice turiforme, dont il est donc loisible de penser qu’il a eu une autre fonction que celle de salle à manger panoramique et astronomique ; à ce jour, une seule solution alternative en a été proposée, ce qui a contribué, faute de mieux, à fonder son autorité : à en croire l’*Atlante archeologico di Roma* (2012), qui installe la *cenatio rotunda*, indépendamment de toute source ou indice archéologique, dans un secteur de la *domus Aurea* où personne n’aurait songé à la chercher, il s’agirait d’un « torre panoramica » dont on peut toutefois penser qu’il eût été plus judicieux de la bâtir au sommet de la colline, plutôt qu’à sa base. On peut cependant exclure toute identification banalisante de ce bâtiment manifestement important de la *domus Aurea*, à la fois par sa localisation et par ses dimensions. C’est la raison pour laquelle j’ai récemment proposé, à titre d’hypothèse, d’y reconnaître une évocation du Phare d’Alexandrie (évoqué par F. Coarelli comme un possible modèle de la tour du Palatin, p. 423), édifiée dans le cadre d’une opération de rassemblement à Rome des 7 Merveilles initiée systématiquement par Auguste, et reprise par Néron (« Le phare d’Alexandrie à Rome ? », dans M.-D. Nenna et M. J. Versluys [Dir.], *Alexandria the Cosmopolis. A Global Perspective*, Alexandrie, 2023 ; *Les 7 Merveilles à Rome. Enquête topographique sur une cité prédatrice*, Hermann éd., sous presse) : dominant le *stagnum* de la résidence impériale, il a pu former un pendant au monument diurne du Colosse qui occupait son vestibule (un

parallèle pressenti ici p. 345 et, sous la plume de P. Gros, p. 412), peut-être associé aux terrassements du *Caelium* que ses dimensions et la construction d'un nymphée sur son flanc oriental apparaissent aux Jardins suspendus de Babylone ; on pourrait donc penser que les dispositifs techniques attestés correspondaient à un monte-charge, évoqué ici aux p. 352-353, et aussi expliquer l'absence de tout élément de décor dans la partie conservée de l'édifice, tout comme dans ses remblais. Le phare de Patara, sans doute à peu près contemporain (cité p. 219), avec sa longue inscription qui fait clairement référence à celui d'Alexandrie, et qui en attribue la construction directement à Néron, témoigne sans équivoque de l'intérêt de l'empereur pour le monument égyptien. Une telle hypothèse serait du reste parfaitement en accord avec l'importance de la composante alexandrine dans la conception de la *domus Aurea*, justement relevée dans ce volume par F. Coarelli. Rien qui puisse à ce stade être formellement prouvé, à l'évidence, mais l'hypothèse de l'identification de la *cenatio rotunda* suétonienne avec la salle octogonale du pavillon de l'Oppius, tout récemment reprise avec de nouveaux arguments par Alessandro D'Alessio et Stefano Borghini au cours de la *Giornata di studi in memoria di Fedora Filippi* qui s'est tenue à Rome le 15 septembre 2022, demeure à ce jour la plus vraisemblable, en tenant compte, évidemment, de notre connaissance, très lacunaire, des différents édifices qui composaient le palais néronien. Sur le Palatin, en repartant de ce très riche et stimulant dossier, il faut donc souhaiter que de nouvelles fouilles, comportant le dégagement du pourtour externe du monument, dont on ne peut exclure qu'il ait été polygonal, et celui du soubassement carré sur lequel il devait s'élever, ainsi que l'exploitation du mobilier encore inédit issu de la fouille, permettent de mieux délimiter, à l'avenir, le champ des hypothèses et l'étendue des possibles. Mais jusque-là, en l'état actuel du dossier, on ne peut qu'être tenté de paraphraser Galilée : *eppure, non si muove.*

Vincent JOLIVET

Vincent JOLIVET (Éd.), *Aleria et ses territoires*. Bastia, Éditions Éoliennes – Direction du Patrimoine, service archéologie, sites et CCE / Musée d'archéologie d'Aleria, Collectivité de Corse, 2022. 1 vol. broché, 24 x 32cm, 255 p., nombr. fig. coul. (ALALIA, 1). Prix : 35 €. ISBN 978-2-37672-038-6.

Aleria et ses territoires, publié par la Collectivité de Corse aux éditions Éoliennes, constitue le premier volume de la collection *Alalia* nouvellement créée dans le sillage de la politique territoriale de revitalisation de la recherche sur Aleria antique et destinée à publier les recherches et travaux menés sur ce site prestigieux. Dirigé par la Direction du Patrimoine et par Vincent Jolivet, responsable scientifique du Programme collectif de Recherche *Aleria et ses territoires, approches croisées* (2018-2021), ce volume a d'abord été pensé comme les actes d'un colloque qui, COVID oblige, n'a pas pu être organisé. Dès lors, l'ouvrage a évolué vers une première synthèse des travaux archéologiques sur le site, voire, grâce à la superbe maquette signée Xavier Dandoy de Casabianca, vers un format « beau livre », au texte aéré, au graphisme élégant, et doté d'un portefeuille iconographique de grande qualité (en particulier les photographies aériennes qui situent la ville dans son environnement). Les prochains volumes annoncés devraient voir le jour par « axe » du PCR, 16 axes au total regroupés dans 4 « domaines » : territoires, la cité préromaine et romaine, la nécropole, valorisation et